CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 26 avril 2023. VERDI : Traviata.. Pavone, Dran, Solari. Rambert / Spotti

Cela devient une habitude à Toulouse. Les places sont prises d'assaut à l'opéra et dès la première, tout se joue à guichet fermé. Du déjà vu avec Tristan et Isolde. Pour la Traviata c'est encore plus clair. **Cette production de grande qualité date de 2018, c'est la dernière mise en scène de Pierre Rambert** aujourd'hui décédé. Pour ce qui est de cette belle production je renvoie à ce que j'ai écrit en 2018. Je rajouterai qu'elle n'a pas pris une ride.

Triomphe total pour la reprise de Traviata à Toulouse

Musicalement la fête est complète. Christophe Gristi a renouvelé son exploit. Il a mis au point deux distributions exceptionnelles. J'ai vu la « deuxième » distribution et je dois dire que j'ai été totalement comblé. **La Violetta de Claudia Pavone est particulièrement attachante.** Scéniquement elle a beaucoup de caractère et d'énergie, luttant avec beaucoup de franchise face à la maladie et au drame de sa vie.

Même si la direction d'acteur est assez minimaliste l'actrice est crédible et extrêmement émouvante dans chaque acte. Sa voix est corsée, ductile, très belle. Les aigus sont aisés et ses nuances piano absolument magiques. Il y a beaucoup de délicatesse, de finesse dans ses phrasés. Le *dite alla giovane* sur un fil de voix qui plane sans effort est un moment magique. La mort entre révolte et abattement, un grand moment d'opéra.

Son amoureux Alfredo est le ténor Julien Dran. **Bel homme mince et très élégant,** il campe un « provincial » réservé qui évolue rapidement en amoureux éperdu, puis jaloux maladif ; enfin au dernier acte, il gagne en lucidité et son désespoir est émouvant. La voix est harmonieuse et je dois dire que bien des ténors qui souvent dans ce rôle se contentent d'exhiber un bel org**ane ne chantent pas avec autant de délicatesse que Julian Dran. Son** chant élégant et précis, ses phrasés subtils donnent bien du relief à ce personnage qui peut paraître fade. Quand on dispose d'une Violetta et d'un Alfredo de cette qualité l'opéra de Verdi nous émeut totalement.

Le Germont de Dario Solari est de la même eau. Belle voix, chant parfaitement conduit, seul le jeu est plus convenu, le personnage étant moins riche. La Flora de Victoire Bunel est parfaite, amicale, pleine d'esprit. Les autres personnages de moindre importance sont tous des chanteurs très présents. Les ensembles sont ainsi idéalement équilibrés. Citons **Cécile Galois** en Annina, **Pierre-Emmanuel Roubet** en Gastone, **Jean-Luc Ballestra** en Baron Douphol, **Guilhem Worms** en Marquis d'Aubigny et **Sulkhan Jaini** en Docteur Granvil.

Tous participent efficacement à ce drame inexorable. Deux danseurs dans des costumes de squelettes apportent beaucoup d'élégance et un humour distancié au drame, il s'agit de François Auger et Natasha Henry. **Le chœur d'une parfaite efficacité est assez statique**.

La mise en scène demande la plupart du temps de beaux

tableaux, bien ordonnés pour le grand final du deuxième acte en particulier. L'orchestre du Capitole est somptueux. **Le travail avec le jeune chef italien Michele Spotti apporte beaucoup de précision à la partition.** Nous sommes loin de la « grande guitare » que certains commentateurs et une certaine tradition paresseuse ont réservé à la partition. L'orchestre avec cette direction si précise gagne en subtilité. En particulier Michele Spotti soigne les contre-chants et les équilibres. Les musiciens de l'Orchestre national du Capitole sont merveilleux ; les violons pleurent et savent disparaître dans des murmures diaphanes, les bois chantent et les cuivres tonnent. Le résultat est particulièrement vivant et le drame avance inexorablement. Le tempo est tenu évitant les ports de voix, ralentis exagérés et les aigus tenus ad libitum. Remarquons que la soirée passe très vite alors que le chef n'a semble-t-il fait aucune des coupures « traditionnelles », gardant tous les airs avec leurs reprises. J'aime particulièrement la deuxième strophe de Violetta dans son *addio del passato* du dernier acte.

Cette Traviata est un vrai succès populaire qui prouve que le public de tous âges est là pour les chefs d'œuvres du répertoire quand ils sont présentés avec une telle qualité. Une bien belle soirée d'opéra au Capitole. Succès mérité.

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 26 avril 2023. Giuseppe Verdi (1810-1901) : La Traviata. Co-production avec l'Opéra de Bordeaux. Mise en scène : Pierre Rambert ; Collaboration artistique : Stephen Taylor ; Costumes : Franck Sorbier ; Décors : Antoine Fontaine ; Lumières : Joël Fabing ; chorégraphie : Laurence Fanon. Distribution : Claudia Pavone,

Violetta Valery ; Julien Dran, Alfredo Germont ; Dario Solari, Giorgo Germont ; Victoire Bunel, Flora ; Cécile Galois, Annina ; Pierre-Emmanuel Roubet, Gastone ; Jean-Luc Ballestra, Baron Douphol ; Guilhem Worms, Marquis d'Aubigny ; Sulkhan Jaini, Docteur Granvil ; François Auger, Natasha Henry, danseurs ; Orchestre national du Capitole ; Chœurs de l'Opéra national du Capitole (chef de chœur, Gabriel Burgoin) ; Direction : Michele Spotti. Photos : Mirco Magliocca.

LIRE notre compte rendu de la création de cette production de La Traviata signée **Pierre Rambert** (**oct 2018**) :

> *Compte-rendu, opéra. Toulouse, Capitole. Les 2 et 7* oct 2018. Verdi : La Traviata. Capitole de Toulouse. Pierre Rambert / George Petrou.*

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, le 18 mars 2023. RIMSKI-KORSAKOV : Shéhérazade. TCHAIKOVSKI : Symph 4. Wiener Phil. Sokhiev.

On l'attendait ce retour de Tugan Sokhiev ! La Halle-aux-Grains était pleine à craquer ! Double joie pour un public galvanisé : écouter l'orchestre le plus aimé au monde, le

Wiener Philharmoniker qui réjouit le monde musical par son excellence tant au disque (combien d'enregistrements de références ?) qu'à la fosse de l'Opéra de Vienne, qu'en vidéo le premier de l'an pour un concert en diffusion planétaire. Soient loués Les Grands Interprètes qui sont arrivés à les faire s'arrêter à Toulouse pour ce concert dans leur tournée, tout juste avant un concert à Lisbonne. Cet évènement aurait-il suffi à remplir la Halle-aux-Grains ? … mais il y avait autre chose de très spécial.

Tugan Sokhiev a laissé tant de bons souvenirs à Toulouse en 14 ans auprès de l'Orchestre du Capitole et de son cher public. Son départ si brutal, provoqué par une « maladresse » politique ne cesse de nous peiner. C'est comme une revanche de le voir diriger dans cette même salle en toute simplicité l'orchestre le plus prestigieux du monde : mes aïeux quel concert ce soir-là !

Sokhiev et les Wiener Philharmoniker à Toulouse

Concert exceptionnel et renversant

Dans une ambiance survoltée des grands soirs, alors que les queues pour rentrer dans la salle étaient tout juste finies, chacun trouvait sa place fébrilement. Et de découvrir qu'il n'y avait aucun musicien sur scène…. Pas une note répétée par un violon, un hautbois, une trompette ? Étaient-ils seulement là ? Et c'est ainsi que nous avons eu le premier choc. En une rapidité d'éclair les musiciens entrent sous les applaudissements constants du public, prennent leur place et restent debout, ne s'asseyant que tous présents et

parfaitement immobiles… jamais je n’avais vu cela !

Première ovation du public subjugué après un LA trouvé le temps d’un soupir tous ensemble ! C’est stupéfiant, cette solidité, cette élégance, ce calme souverain. Puis tout est allé très vite. Tugan Sokhiev est rentré ovationné par son public, un regard circulaire du chef et nous partons avec **Shéhérazade de Rimski-Korsakov** pour le plus beau voyage musical qui se puisse imaginer. Un véritable conte de fées. Le son des Wiener Philharmoniker ne peut pas être décrit avec tout ce qu’il contient. Il y a d’abord la profondeur du son des cuivres. Dans le thème du Sultan qui ouvre le voyage, c’est une véritable angoisse qui nous saisit, alimentée par les fréquences qui traversent le corps et pas seulement les oreilles. Les vents diaphanes et délicats suivent puis le violon solo prend la parole de Shéhérazade et le chant d’Albena Danailova nous envoûtent avec une séduction irrésistible qui heureusement se renouvèlera tout le long du poème symphonique.

Le pupitre des violons est aussi source de délices inénarrables. Comment une telle présence douce et puissante à la fois est-elle possible ? Comment cette transparence et cette profondeur peuvent-elles coexister ? Le hautbois sait être d’une troublante beauté dans des rythmes chaloupés à se damner. Les trompettes sont claires et victorieuses sans la moindre brutalité. Le basson solo a un humour sidérant avec une sonorité ronde enveloppant tout le corps. Et je n’oublie pas la caisse claire et les timbales, les percussions aussi sont extraordinaires. Il y a un véritable effet « physique » de cet orchestre qui vous subjugue par sa force et sa délicatesse. A l’écoute des enregistrements bien des qualités de cet orchestre sont évidentes mais au concert, les voir et les ressentir, fait vivre un moment qui a quelque chose d’unique.

La direction de Tugan Sokhiev est chorégraphique et absolument charmante. Tout est mis en valeur avec évidence : les nuances

profondément creusées, les phrasés alanguis ou resserrés accompagnent l'évocation du plus beau conte oriental. Nous connaissons son interprétation de cette si belle musique, nous devinons ce soir qu'il est lui-même sur un petit nuage obtenant tant de splendeur avec de tels musiciens.

A l'entracte il semble important au public de partager ce bonheur si intensément vécu dans des papotages incessants.

La deuxième œuvre au programme va aller plus loin, beaucoup plus loin encore dans le drame cette fois-ci. **La symphonie n°4 de Tchaïkovski**, toute emplie du poids du fatum, semble être une œuvre particulièrement proche à Tugan Sokhiev. Dès la fanfare d'ouverture, les Wiener Philharmoniker offrent un son d'une profondeur abyssale, effrayant et terriblement beau. Avec des cordes porteuses d'une douleur insondable, des clarinettes en confidences intimes et des violoncelles si chantants, Tugan Sokhiev, comme en transe, obtient la version la plus dramatique que je lui connaisse. Il y va probablement de la vie du chef de défendre ainsi la musique de son compositeur préféré.

Dans son bouleversant communiqué où il renonçait à diriger et l'Orchestre du Capitole et le Bolchoï, il avait dit combien, de ne plus jouer de musique russe, lui était impossible. Il le prouve ce soir de manière éclatante, avec un orchestre merveilleux et dans la ville même à l'origine de l'injonction, cause du départ fatal. Aujourd'hui Tugan Sokhiev est un artiste intègre et de plus en plus engagé dans son crédo : la musique transcende tout et rassemble avant tout dans la paix.

Mûri, moins hyper contrôlé, il ose ce soir une interprétation particulièrement puissante. Peut-être est-ce de savoir qu'il compte sur un orchestre particulier qui même dans la violence ou la douleur garde une élégance suprême. C'est en tout ce paradoxe qu'incarnent les Wiener Philharmoniker : puissance et grâce enchâssées. Voir la chorégraphie de Tugan Sokhiev dirigeant si intensément, le voir s'y épuiser et obtenir tant

de cet orchestre, est très émouvant. Cet orchestre séculaire qui à force d'excellence, a été dirigé par ce que le monde connaît de plus belles baguettes, se laisse emporter par un chef russe et avec lui, défend une somptueuse musique que rien ne doit faire taire. Ce soir Tugan Sokhiev qui termine le concert en nage aura joué sa vie d'artiste sous nos yeux. Quelles émotions !

Un concert absolument inoubliable pour toutes ces raisons et d'autres encore. Un petit bis probablement choisi par l'orchestre : la polka Unter Donner und Blitz de Johann Strauss, avec un humour ravageur achève la réconciliation. Tugan Sokhiev comme un enfant aux anges ne fera que commenter de gestes touchants, ce que les musiciens lui offrent, il ne dirige plus il exulte. Et nous tous aussi.

Les inoubliables Wiener Philharmoniker resteront dans nos cœurs comme messagers de beauté, de paix, de bonheur parfait. Un immense merci aux Grands Interprètes de les avoir invités !

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains le 18 mars 2023. Nikolaï Rimski-Korsakov (1844-1908) : Schéhérarazade, suite symphonique op.35 ; Piotr Illich Tchaïkovski (1840-1893) : Symphonie n°4 en fa mineur, Op.36 ; **Wiener Philharmoniker**. **Tugan Sokhiev**, direction. Photo : Marc Brenner

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Capitole, les 26 fév. 1er et 4 mars 2023. R WAGNER : Tristan et Isolde. S Koch. N Schukoff. Orch nat Cap. F Beermann / N Joel.

Pour 4 représentations les sortilèges de la vaste partition de Wagner ont animé (et comment !), le Capitole toulousain. C’est un évènement tout à fait remarquable et le public l’a compris qui a fait salle comble à chaque fois.

Dès avant le lever du premier rideau, difficile de trouver encore un billet bien placé. On a frôlé le « à guichet fermé ». Pour La Bohème et Les Noces de Figaro, ce n’était pas surprenant ; pour un ouvrage long et difficile comme Tristan et Isolde, c’est très réconfortant.Ce n’est pas la mise en scène déjà ancienne de **Nicolas Joël**, datant de 2007 et revue avec plaisir en 2015, cette fois ranimée par Emilie Delbée, qui nous motivera en premier. Elle a cependant le mérite d’être extrêmement dépouillée, de ne pas distraire l’oreille des splendeurs vocales et orchestrales, de proposer un symbolisme discret, des images fort belles ; surtout de mettre en valeur la musique. Ce qui dans le contexte actuel est une sacrée chance pour le public car tant d’horreurs ont cours sur

les scènes lyriques (dont la production parisienne donnée au Luxembourg actuellement). Pour la mise en scène de Nicolas Joël, je propose de relire mon analyse de 2015.

Reprise triomphale au Capitole

L'Orchestre du Capitole dirigé par Franck Beermann, la distribution vocale idéale et ses 5 prises de rôles… font un Tristan bouleversant



Instrumentistes et chef, incandescents. Saluons surtout ici l'extraordinaire réussite musicale et vocale qui a coupé le souffle à plus d'un. L'Orchestre du Capitole d'abord car sa magnificence est un sacré atout. Les sonorités subtiles ou rutilantes de cet orchestre symphonique superlatif font merveille dans la fosse du Capitole. Les solos sont d'une beauté et d'une émotion à faire pleurer de bonheur. Gabrielle Zaneboni au cor anglais, fait des merveilles à l'acte III. Cette mélancolie indicible est fulgurante. Mais il serait injuste de ne pas signaler les moments clefs de l'alto solo, du violon solo et du violoncelle solo. Porteurs chacun de la plus juste émotion dans une beauté de son supérieure. Les bois et les cuivres sont à la fête et les contrebasses si intenses également. Cet orchestre porte tout le drame à un niveau d'incandescence rarement atteint. Il faut dire que l'osmose avec la direction superbe de **Franck Beermann**, attendue après tant de réussites in loco (souvenons-nous de son Parsifal),

aura tout dépassé. Les sourires qui diffusent entre le chef et les instrumentistes révèlent une confiance mutuelle au sommet. Dans des tempi plutôt rapides, Beermann dès le prélude sait donner aux silences un poids dramatique sidérant. Les nuances subtilement dosées sont saisissantes. La mort des longues phrases des violons est d'une émotion à peine soutenable. Dès la fin de prélude, chacun sait qu'il va vivre un moment rare.

Tout le drame est annoncé, toute la douleur jubilatoire de la partition du sorcier Wagner est là. Le délicieux poison du désir de fusion amoureuse qui va vers la mort dans une dimension métaphysique est superbement présenté. En fait l**a direction de Franck Beermann est si sûre que le drame se construit de manière inexorable** et jamais ne nous lâchera. Les 4 heures de musique passent comme par magie. Jamais le moindre zeste d'ennui n'apparaît. Et c'est là qu'il faut souligner le génie de **Christophe Ghristi** qui a su construire ce cast idéal avec sa seule intuition. Qui d'autre avec un tel succès peut proposer 5 prises de rôle dans Tristan, qui est peut-être l'opéra le plus complexe à distribuer ?

BEAU CHANT WAGNÉRIEN… Ce qui se passe ensuite demande une analyse fouillée. Par ordre d'entrée en scène le premier chant du Jeune Matelot est intense et beau. Valentin Thill reviendra en Berger à l'acte III avec un jeu sobre et une émotion vraie, bouleversante. Pour l'heure il ouvre la voie et arrive à mettre dans son chant tout le second degré demandé. **L'Isolde de Sophie Koch entre dans la liste des immenses Isolde**, mezzo-soprano comme Astrid Varnay ou Waltraud Meyer. Elle s'installe d'emblée sur un sommet. Son Isolde trouve une complexité rarement atteinte. Au 1er acte, la colère aristocratique de la princesse fait froid dans le dos, sa violence relativement maîtrisée rend perceptible une douleur profonde, une jalousie destructrice, comme la face inversée de son amour pour Tristan que le filtre ne fera que révéler. Sagace, hautaine, à la limite de la perfidie, la manière dont elle distille le texte du I est vipérine. A l'acte II, la femme amoureuse est

impérieuse en exprimant à sa suivante un désir irrépressible presque violent. Elle reste princesse et devient femme amoureuse à l'arrivée de son amant. Quel beau couple ils forment ! L'explosion des retrouvailles est jubilation pure. Tout le jeu dans le long duo est ensuite une construction très aboutie avec son partenaire. Les regards, les sourires, les tendresses, les caresses… tout suggère les montées du désir de cet amour fusionnel. On savait depuis Parsifal en 2020, la sensualité troublante qui peut émaner du jeu de ces deux artistes ; elle va beaucoup plus loin dans ce IIè acte avec une dimension érotique poétique. Avoir deux chanteur-acteurs aussi crédibles scéniquement dans ces rôles d'amants superbes et éternels n'est pas si fréquent ! Au III en robe rouge somptueuse, Isolde-Sophie n'est qu'amour et embrasse la mort, souriante afin d'atteindre une forme de plénitude éternelle. Son ***Liebestod*** est fébrile et porté par une fragilité humaine désarmante. La voix surfe avec puissance sur les vagues orchestrales sublimes. Vocalement Sophie Koch couvre toute la vaste tessiture, sa voix d'airain passe l'orchestre sans soucis. A mon sens c'est sa diction, sa manière de ciseler le texte si beau qui fait le plus grand prix de son interprétation. Vocalement elle est à l'aise, sans aucun souci pour les contre-ut. En approfondissant le rôle et en se l'appropriant, sa voix va s'assouplir et se déployer. La performance est déjà tout à fait remarquable et le public reconnaissant est enthousiaste aux saluts. Isolde est bien une prise de rôle qui correspond aux moyens actuels de Sophie Koch et à sa belle maturité. Toulouse a beaucoup de chance !

La Brangäne d'**Anaïk Morel** est également une prise de rôle. La voix est somptueuse, le legato à l'acte II est souverain. Le jeu est convainquant et le personnage, cohérent. Voilà un rôle en or pour la jeune Anaïk Morel. En Kurwenal, Pierre-Yves Pruvost fait également une prise de rôle remarquable. Personnage tout entier et peu nuancé, c'est le portrait de la fidélité absolue. La voix sonore et l'émission droite conviennent bien à cette conception du personnage. Il n'est

pas de Tristan qui vaille sans un héros charismatique.

Comment décrire le Tristan de Nicolai Schukoff ? Il EST Tristan à ce stade de sa carrière. C'est le bon moment. Son physique est rare pour un ténor, proche de la perfection. Grand et élancé, il incarne une forme d'héroïsme charismatique, rien que par sa seule présence. Le jeu altier au début de l'acte I s'évanouit avec l'effet du philtre et il n'est plus que ravissement à l'amour. Le jeu à l'acte II nous l'avons dit, est avec sa partenaire d'une grande sensualité. Face au Roi Marke ses accents sont d'une douleur désenchantée. Il retrouve un instant sa noblesse posturale face à Melot à la fin de l'acte II. Puis il ne sera plus que douleurs. Le jeu et le chant du terrible acte III sont ceux d'un grand Tristan. La voix reste souveraine tout du long, ce beau métal noble, cette émission droite et franche sont de l'étoffe des héros. Nicolai Schukoff a également l'endurance du rôle. Ce n'est pas un Tristan malade cherchant des couleurs et des nuances extrêmes comme certains. Il meurt d'autre chose non de sa blessure physique avec une voix pleine et forte. Toulouse a vu la naissance d'un Vrai Tristan !

Il nous reste à évoquer le Roi Marke somptueux de **Matthias Goerne** : il signe une prise de rôle majestueuse avec une voix souple, sonore et conduite avec art. Le texte est ciselé et le personnage a une bonté absolue. Marke est un monarque aimant ne revendiquant que d'être aimé; il est anéanti par les abandons en cascades et les morts qu'il ne peut éviter. Matthias Goerne y met tout son art du lied, colorant chaque mot.
Damien Gastl en Melot campe un personnage parfaitement détestable et **Matthieu Toulouse** rajoute au drame avec sa très courte intervention. La puissance des chœurs d'hommes est appréciable. La cohérence de ce spectacle est digne de la recherche wagnérienne de l'œuvre d'art total et du monument inouï qu'il a érigé à l'amour idéalisé. Voici un spectacle inoubliable pour le public nombreux qui a fait chaque fois, un

véritable triomphe à tous les artistes, l'orchestre venant également saluer sur scène ! Merveilleux travail d'équipe ! Toulouse devient une capitale wagnérienne incontournable.

_____

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE. Théâtre du Capitole, le 26 fév 2023. Richard WAGNER (1813-1883) : Tristan und Isolde. Mise en scène, **Nicolas Joël** / Emilie Delbée ; Décors et costumes, Andrea Reinhardt ; Lumières, Vinicio Cheli ; Avec : Sophie Koch, Isolde ; Nicolai Schukoff, Tristan ; Matthias Goerne, Le Roi Marke ; Anaik Morel, Brangäne ; Pierre-Yves Pruvost, Kurwenal ; Damien Gastl, Melot ; Valentin Thill, un jeune marin/un berger ; Matthieu Toulouse, un pilote. Chœur du Capitole, chef de chœur Gabriel Bourgoin ; Orchestre National du Capitole, Gabrielle Zaneboni, cor anglais ; Direction, **Franck Beermann**.

Photos : © Mirco-Magliocca

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Capitole, le 24 janv 2023.

MOZART : Les Noces de Figaro. H Niquet / M A Martelli

Nous connaissions cette co-production avec Lausanne, vue en 2008 et 2016 in loco et en savions la beauté. Le public a été conquis d'avance car la billetterie annonçait un remplissage à 100% ; plus un seul strapontin à vendre sur les 6 dates !
Élégance, beauté et efficacité décrivent au plus près cette production pleine de grâces. Décors simples et de bon goût. Lumières très subtiles et costumes somptueux permettent aux chanteurs-acteurs d'évoluer dans un environnement quasi magique. La direction d'acteur est exigeante et assume le comique de l'intrigue. Le public rit souvent.

La distribution est d'une homogénéité parfaite. Rendons hommage à Christophe Ghristi qui l'a choisie. Car c'est avec détermination et courage qu'il a fait confiance à des chanteurs jeunes, souvent en prise de rôle dont plusieurs toulousains. L'équilibre vocal est superbe avec des voix plus centrales pour les dames ; puissantes et sombres chez Figaro et le Comte. Jusqu'aux plus petits rôles l'équilibre est parfait. Ce qui permet aux merveilleux ensembles de sonner parfaitement.
Les chanteurs sont tous des acteurs accomplis qui dansent, roulent par terre, tombent au sol, courent, sautent. Théâtralement c'est un véritable rêve du tandem Mozart-Da Ponte. Vocalement le Comte de **Michael Nagy** est puissant, jeune et charmeur. Son jeu vif et sanguin donne au personnage une jeunesse inhabituelle. **Karine Deshayes** incarne une très belle Comtesse, la voix est pure, belle et généreuse de timbre sur toute la tessiture. L'évolution sopranisante est certaine, nous le savons depuis sa Donna Elvira à Orange.

Noces de Figaro de rêve à Toulouse où c’est comme le rapport des forces sociales qui s’affirme



Le jeu permet au personnage de gagner en complexité à la fois très enjouée et jeune, teintée d’une délicate mélancolie pudique. Ses deux airs sont admirablement phrasés même si le premier est dans un tempo un peu brusqué par le chef. C’est dans les ensembles (et ils sont nombreux) que la présence vocale de la Comtesse est rayonnante.

Dans cette mise en scène, la complicité entre la Comtesse et Suzanne est totale. L’accord vocal avec la Suzanne d’**Anaïs Constans** est parfait. Sa Suzanne est solide et la beauté vocale, généreuse. Elle aussi a une présence dans le registre central qui lui permet de s‘imposer dans les ensembles. Et la

rondeur du timbre, ses harmoniques donnent au personnage une belle sensualité. Son futur mari Figaro a la « bouille » de **Julien Véronèse**. Figaro tonitruant, dont le charme est fait d'intelligence plus que de beauté. Le couple avec sa Suzanne fonctionne bien vocalement et scéniquement. Les moments d'opposition avec le comte sont marqués par une puissance inhabituelle. Entre ce Comte si élégant à la beauté ravageuse et ce Figaro habile comme un chat, c'est comme le rapport des forces sociales qui s'affirme.

Une autre merveille scénique et vocale est créée par **Éléonore Pancrazi** en Cherubino d'amore. Jeu complètement adolescent, androgyne, sa manière de tomber dans le lit de Suzanne puis de la Comtesse est hilarante. Et quelle belle voix timbrée et homogène ! L'émotion est régulièrement partagée avec le public. Le personnage devient un véritable chouchou. Le Bartolo de **Frédéric Caton** est effrayant dans la Vendetta, le personnage est ensuite de plus en plus sympathique. **Emiliano Gozales Toro** est un Don Basilio de luxe. Quel jeu cauteleux ! La grâce délicate de la Barbarina de **Caroline Jestaedt** est un régal. Ingrid Perruche en Marcellina est truculente. Son jeu d'un comique assumé donne beaucoup de présence au personnage. **Matteo Peirone** en Antonio, **Pierre-Emmanuel Roubet** en Don Curzio, **Zena Baker** et **Youngshin Kim** en damigelle sont tous admirables de présence. Toute la distribution est en harmonie.



Et l’orchestre ? Les musiciens du Capitole sont d’excellents mozartiens nous le savons. Avec **Hervé Niquet**, ils atteignent des sommets de musicalité et de théâtralité. La disposition choisie par le chef est aussi surprenante que réussie. Elle permet un lien fosse-scène parfait. Les musiciens sont très hauts. Les bois (si importants dans les airs), les cors et même les trompettes sont dos au public en bord de salle et donc voient les chanteurs. Le chef est devant le piano Forte du continuo et regarde la scène tournant le dos aux bois. Les violons et alto à gauche et les violoncelles, contrebasses 2 à l’extrême droite et 2 à gauche. Cette mise en place très baroque est prodigieuse et permet à l’orchestre de sonner généreusement. En cela le volume est très assorti aux belles voix solistes.

La direction d’Hervé Niquet avec ses immenses mains est très contrastée avec des tempi plutôt rapides, Figaro dans son premier air et d’une manière plus subtile la Comtesse dans «

Porgi Amor » seront un peu malmenés. Le théâtre est partout dans cette direction, cela avance sans retard ; les différents plans sont limpides. Cet orchestre chante, vit, s'amuse. C'est un véritable festival de joie. Jamais la folle journée n'aura semblé si délicieuse.

Le public a exulté aux saluts et a fait une ovation à la troupe. Car ce qui restera c'est justement cet accord total entre les artistes de la scène à la fosse. Et Robert Gonella au pianoforte à côté du chef, accompagne les beaux récitatifs avec inventivité et talent. C'est vivant et cela avance à toute vitesse, la folle journée l'exige !
Cette production classique est une réussite totale à laquelle le public a adhéré pleinement. C'est beau un théâtre plein à craquer qui exulte !

CRITIQUE, opéra. TOULOUSE, Capitole – le 24 janv 2023. MOZART : Les Noces de Figaro. Opera Buffa en quatre actes. Livret de Lorenzo Da Ponte, d'après Beaumarchais. Mise en scène et scénographie, Marco Arturo Marelli ; Costumes, Dagmar Niefind ; Lumière, Friedrich Eggert ; Distribution : Michael Nagy, Le Comte ; Karine Deshayes, La Comtesse ; Julien Véronèse, Figaro ; Anaïs Constans, Suzanne ; Éléonore Pancrazi, Cherubino ; Ingrid Perruche, Marcellina ; Frédéric Caton, Bartolo ; Emiliano Gonzales Toro, Don Basilio ; Caroline Jestaedt, Barberina ; Matteo Peirone, Antonio ; Pierre-Emmanuel Roubet, Don Curzio ; Zena Baker et Youngshin Kim, deux dames ; Orchestre National du Capitole ; Robert Gonella, continuo ; Chœur de l'Opéra National du Capitole, chef de chœur, Gabriel Bourgoin ; Direction, Hervé Niquet.
Crédit photos : Mirco Magliocca

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 8 dec 2022. MAHLER. Symphonie 9. Orch. Phil. de Radio France. M.W. Chung.



Les Grands Interprètes ont invité le chef coréen **Myung-Whun Chung** à la tête d'un orchestre qu'il connaît bien pour l'avoir dirigé longtemps (de 2000 à 2015), **le Philharmonique de Radio-France**. Ces retrouvailles dans la musique de Mahler semblent être un moment apprécié du chef comme de l'orchestre. L'osmose est totale. Dirigeant sans baguette entièrement absorbé par cette vaste symphonie testamentaire, le contact avec l'orchestre est profond. Le public a vécu un moment d'une rare intensité. Péché véniel que ces applaudissements après les mouvements. Le dernier long silence après les dernières notes de la symphonie imposé par le chef a signé le charisme intense du maestro en ses grands soirs.

Une 9ème de Mahler idéale

Le premier mouvement a débuté dans un grand mystère et s'est développé avec un art des phrasés surnaturel. La beauté des soli instrumentaux bien souvent dans de périlleuses nuances piano a semblé sortie de rêves. La moquerie, l'impertinence dans le deuxième mouvement ont vraiment marqué un contraste absolu avec l'élégance de l'andante. Typiquement mahlérien, ce choc a apporté une vie incroyable. **Le rondo** avec ses traits rapides est dirigé avec une grande précision et quelque chose de jubilatoire. Là aussi le contraste a été très réussi. Les instrumentistes se distinguent par une facilité incroyable. Les plans parfaitement organisés et d'une lisibilité totale ont permis de déguster un grand orchestre auquel rien n'est impossible.

Le finale débute avec une plainte des violons fortissimo dont la puissance a véritablement enveloppé l'auditeur provoquant une émotion très particulière à la fois d'une profonde tristesse et pleine d'espoir. La manière dont **Myung-Whun Chung** phrase tout ce mouvement tient du miracle, c'est à la fois large, puissant et bienveillant. Cette humanité transfigurée est d'une telle beauté que l'auditeur se sent transporté ailleurs, loin, très loin… passant d'une musique à la dimension cosmique au plus intime solo de violon, puis au silence. Le violon solo de Nathan Mierdl est angélique.
Myung-Whun Chung fait du silence final le point d'orgue de la symphonie et retient dans un souffle, musiciens et public pour un moment mystique. Les nuances infimes, les silences habités, les couleurs infinies, la puissance cosmique de tout l'orchestre, tout a été d'une incroyable perfection orchestrale et se rappellent à nous dans ce silence bienheureux. Mahler dans sa dimension si humaine est ici comme réincarné et devient très proche.

Myung-Whun Chung est un très, très grand chef et le

Philharmonique de Radio France, un orchestre somptueux. Ce soir nous avons vécu un très grand concert et Mahler a été exaucé dans ses contrastes les plus inouïs. La satisfaction du chef a semblé totale et le public a exulté. De longs applaudissements ont salué cette interprétation exceptionnelle.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 8 déc 2022. Gustave MAHLER (1860-1911) : Symphonie n°9. Orchestre Philharmonique de Radio-France. Myung-Whun Chung, direction.
Photo : © Jean-Francois Leclercq

VIDEO :

VOIR Myung Whun Chung jouer Mahler (2020, Elbphilharmonie) :

Lien vers Mahler 9 : https://youtu.be/7NKvBNliyN8
Gustav Mahler Sinfonie Nr. 9 – Concertgebouworkest, Myung-Whun Chung | Elbphilharmonie LIVE
Captation intégrale du 11 février 2020

Judith et Holopherne du Caravage, le tableau redécouvert (L'affaire Caravage : 2016 – 2019)



ARTE, Dim 23 fév 2020, 17h30. C'est la redécouverte d'un **Caravage** la plus spectaculaire, survenue à Toulouse en 2014. Les œuvres du peintre italien qui marque l'histoire de la peinture par son fort réalisme, son clair obscur dramatique et la violence pourtant poétique de ses sujets demeure l'un des génies les plus saisissants de la peinture. Caravage a inventé le langage baroque.

Grande toile, « Judith décapitant Holopherne », est la plus récente œuvre redécouverte, attribué au maître du baroque Michelangelo Merisi, dit le Caravage (1571-1610). Les spécialistes internationaux discutent encore de son attribution : Caravage ou pas ? Dans le docu diffusé par Arte, l'expert parisien Éric Turquin affirme sn authenticité. Réalisé en 1607, le tableau, fascinant par son réalisme cru et son jeu de lumière, est alors estimé entre 120 et 150 millions d'euros. N'hésitant pas à créer un événement retentissant pour faire monter les enchères, la stratégie de l'expert Éric Turquin vise alors à organiser une vente spectaculaire.



Pourtant l’œuvre, suscite encore des interrogations et divisent les experts et collectionneurs. Certes le visage de Judith, fière, déterminée marque les esprits ; mais le cou de la vieille qui porte entre ses mains, le drap sombre prêt à recueillir la tête décapitée, pose problème… Le vrai sujet du film reste la force poétique des oeuvres du Caravage dont la vie tumultueuse voire scandaleuse est évoqué. Homme des sujets passionnés et crus (ici une décapitation représenté avec les filets de sang), Caravage suscite des réactions exacerbées de la part des collectionneurs et spécialistes qui l’admirent. Documentaire de Frédéric Biamonti (France, 2018, 1h27mn)



En un épisode romanesque imprévu, la toile finalement ne passera pas en salle des ventes à Toulouse (enchères annoncées en juin 2019) mais sera vendue de la main à la main au profit d’un collectionneur privé qui s’est proposé ensuite de la déposer dans un grand musée .. lequel et quand ? A suivre.

_____

VOIR le TEASER sur ARTE :

https://www.arte.tv/fr/videos/082229-000-A/l-affaire-caravage/



Illustrations : Judith décapitant Holopherne (toile découverte en 2014 dans un grenier de Toulouse)

_____

Sur le même thème, **LIRE** notre présentation de l'oratorio vénitien **Judith Triomphans de VIVALDI**
http://www.classiquenews.com/judith-triumphans-de-vivaldi/
Illustrée par une autre version de Judith par Caravage (Rome, Palazzo Barberini)



Judith décapitant Holopherne (version originale / 1598. Rome, Galleria Nazionale d'Arte Antica, Palazzo Barberini)

Caravage authentique ou copie d’époque ?

_____

_____

La Judith de Toulouse, exposée un temps à Milan, a été comparée avec une version originale jusque là connue, copie d’époque, propriété de la Banque Intesa Sanpaolo à Naples. Le commissaire priseur enthousiaste estime quant à lui que la toile de Toulouse est un original qui provient de l’atelier de Caravage à Rome ou à Naples : en 2017, à l’occasion d’une conférence donnée au musée des Augustins devant 225 experts judiciaires, Marc Labarbe, commissaire-priseur à Toulouse précisait : « Claudio Falcucci et Rossella Vodret ont procédé à un examen scientifique du tableau, leurs découvertes font pencher les experts vers un consensus en faveur de l’authenticité ». Voilà qui est clair. La technique est la même que les toiles réalisées à Naples vers 1607, diagnostic établi par Rossella Vodret qui a ausculté plus de 22 toiles du maître. D’autant que la radiographie a révélé des repeints sous jacents, du même type que ceux de la toile de Milan.

VOIR LE TEASER VIDEO

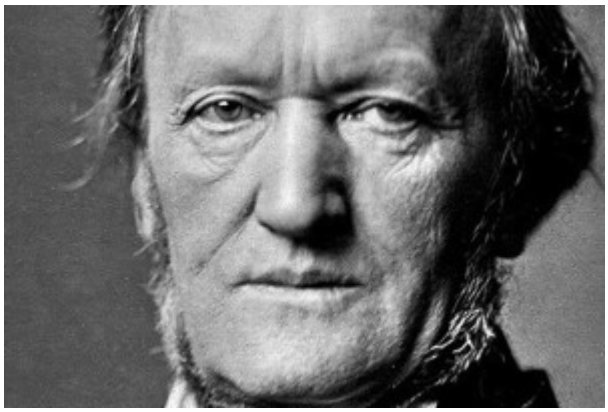
La découverte d’un tableau du Caravage dans un grenier

Toulousain – par Maître Labarbe et Eric Turquin (avril 2016)

Ce Caravage est un authentique :

Eric Turquin explique la découverte de la toile… et pourquoi il penche vers un original car les repeints encore visibles attestent d’une peinture qui a gardé les marques d’une conception originale en cours d’affinage par le peintre lui-même…

TOULOUSE. Nouveau PARSIFAL par Aurélien Bory



TOULOUSE, Parsifal, 26 janv – 4 fév 2020. Le Capitole toulousain affiche le chef d'oeuvre de **Wagner**, **Parsifal**, œuvre de rédemption par l'amour et la compassion pour l'autre. Figure de la blessure infinie qui s'écoule sans fin (le roi Amfortas… qui a succombé au risque de corrompre la coupe sacrée du Graal) ; figure de la culpabilité finalement pardonnée (Kundry, la séductrice bientôt repentante) ; figure de la résurrection et de l'amour : Parsifal, le jeune pur et loyal qui ne se laisse pas lui corrompre… Wagner aborde la geste médiévale avec un sens supérieur du souffle symphonique. Rien n'égale le mysticisme et la puissance tellurique de l'orchestre, acteur majeur de cette narration qui convoque la confrontation du bien (Parsifal) et du mal (Klingsor). **A Toulouse**, la distribution promet le meilleur dont évidemment **Matthias Goerne** (en roi blessé, mortifié, languissant, Amfortas), **Pierre-Yves Pruvot** (Kingsor diabolique, lumineux, brillant dans le noir), **Nikolai Schukoff** dans le rôle-titre. Mise en scène d'**Aurélien Bory** et direction musicale par Frank Beermann. Evénement lyrique de ce début 2020.

Wagner : Parsifal
Création le 26 juillet 1882 au Festival de Bayreuth

Informations Réservations

Au Théâtre du Capitole de Toulouse : 5 représentations
Du 26 janvier au 4 février 2020

Les dimanches 26 janvier et 2 février **à 15h**
Les mardis 28 janvier et 4 février à 18h ; le vendredi 31 janvier **à 18h**



INFOS & RESERVATIONS
https://www.theatreducapitole.fr/web/guest/affichage-evenement/-/event/event/5696164

Aurélien Bory Mise en scène
Orchestre du Capitole / **Frank Beermann**, Direction musicale

---

Avec
Nikolai Schukoff : Parsifal,
Sophie Koch : Kundry,
Peter Rose : Gurnemanz,
Matthias : Goerne Amfortas,
Pierre-Yves Pruvot : Klingsor,
Julien Véronèse : Titurel
…



COMPTE-RENDU, concert.

TOULOUSE, le 8 nov 2019. DUTILLEUX, HOLST.. Orch National Capitole, JULIEN-LAFFERIERE / SOKHIEV

COMPTE-RENDU, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 8 novembre 2019. H DUTILLEUX. G. HOLST. V. JULIEN-LAFFERIERE. Orfeon Donostaria. Orchestre National du Capitole. T.SOKHIEV, Direction.



Victor Julien-Lafferière est un jeune musicien d'exception dont la carrière a pris un élan incroyable depuis son prix du concours Reine Elisabeth de Belgique en 2017. Une grande tournée de concerts avec Valery Gergiev a été triomphale. Il est un soliste recherché et un chambriste accompli auréolé de succès publics et critiques en compagnie d'Adam Laloum et dans son trio « Des Esprits ». Ce soir dirigé par Tugan Sokhiev, chef attentif et partenaire protecteur, le jeune soliste a été d'une extraordinaire délicatesse dans **le Concerto pour violoncelle de Dutilleux**. Cette oeuvre dédiée à Mtislav Rostropovich est inspirée d'un poème de Baudelaire. Très intellectuelle, la partition reste distante de l'émotion et de toute forme de passion, recherchant une allure française basée sur l'originalité des sonorité (à la Debussy), tout en réservant une grande place aux percussions. Le violoncelliste doit tenir sa sonorité dans les limites d'une parfaite maitrise de chaque instant. Victor Julien-Lafferière a toutes les qualité pour offrir une interprétation magistrale de ce concerto. La finesse du jeu, rencontre la beauté de la

sonorité et la fluidité des lignes. **L'Orchestre du Capitole** offre une pureté de sonorité et une précision rythmique parfaite. La direction de **Tugan Sokhiev** est admirable de précision et de finesse. Les grandes difficultés de la partition sont maitrisées par tous afin de proposer une interprétation toute en apparente facilité. Tout va vers le rêve et l'ailleurs comme le suggère le poème de Baudelaire. L'écoute de l'oeuvre en est facilitée et le public fait un triomphe au jeune violoncelliste. Il revient saluer plusieurs fois et propose en bis une délicate allemande d'une suite pour violoncelle de Bach (la troisième). Sonorité soyeuse et legato subtil sont comme un enchantement prolongeant le voyage onirique précédent.

En deuxième partie de concert, Tugan Sokhiev retrouve son orchestre élargi pour un voyage interplanétaire grâce aux **Planètes de Holst**. Cette oeuvre du compositeur anglais reste le parangon de toute oeuvre symphonique hollywoodienne. Les effets très efficaces de l'orchestration de Gustave Holst font toujours recette chez bien des compositeurs de musiques de films. **Tugan Sokhiev** prend les rennes avec élégance et ne lâche plus ses musiciens jusqu'à la dernière note. L'orchestre est rutilant ; chaque soliste est prodigieux de splendeur sonore. Ainsi des cuivres bien ordonnés sur deux rangs au fond juste devant les nombreuses percussions sauront-ils nuancer habilement toutes leurs interventions. Le chef les laisse jouer sans vulgarité dans les moments pompiers. Les forte éclatent de santé et de générosité. Nous soulignerons tout particulièrement la beauté du son mais surtout l'élégance du phrasé et la longueur de souffle de **Jacques Deleplancques** au cor. Mais comment de pas citer le splendide solo du violoncelle de **Sarah Iancu** ou la flûte de **François Laurent**, le hautbois de **Louis Seguin** et la clarinette de **David Minetti** ?; qui sont les chambristes et solistes accomplis de cette superbe saga galactique.

Tugan Sokhiev joue à plein les différences de chaque partition

dédiée à une planète mais garde une unité stylistique magnifique à cet ensemble. Le long silence par lequel il clôt son interprétation a pu paraitre un peu emphatique pour certains spectateurs mais qu'il est bon qu' un véritable chef charismatique arrive a retarder les applaudissements afin de respecter le silence qui suit la musique et en fait partie quoi qu'en pensent les spectateurs trop zélés a frapper des mains et des pieds parfois en même temps que la dernière note du concert. Ce soir le concert a été placé sous le signe de la plénitude et de la délicatesse. Il n'y a a pas eu besoin d'un bis après tant de splendeur musicale. Là aussi le chef a su résister à cette habitude du « jamais assez » que le public insatiable voudrait prendre.

_____

COMPTE-RENDU, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 8 novembre 2019. Henri Dutilleux (1916-3013) : Tout un monde lointain, concerto pour violoncelle ; Gustav Holst (1874-1934) : Les Planètes ; Victor Julien-Laffarière, violoncelle. Orfeon Donostaria, chef de choeur : José Antonio Sainz-Alfaro ; Orchestre National du Capitole de Toulouse. Tugan Sokhiev, Direction. Illustration : Julien-Lafferiere (DR)

COMPTE-RENDU, concert. TOULOUSE, Jacobins, le 24 sept 2019. Récital P.

BIANCONI, piano. BRAHMS. DEBUSSY…

COMPTE-RENDU, concert. Festival Piano aux Jacobins. Cloître, le 24 septembre 2019. BRAHMS. DEBUSSY. SCHUMANN. P. BIANCONI. Le pianiste français **Philippe Bianconi** a une extraordinaire carrière internationale mais reste fidèle à son public toulousain. Il ne cesse de développer son jeu et assume avec une grande musicalité bien des pans du répertoire. Ses derniers enregistrements chez Dolce Volta de Debussy et Schumann sont absolument magnifiques. Ce soir à ces deux compositeurs d'élection, il a ajouté **les Fantaisies du vieux Brahms**. Avec des moyens considérables Philippe Bianconi a offert toute la dimension symphonique et intimiste que les pages brahmsiennes peuvent contenir. La texture noble et les harmonies complexes ont été magnifiées par ce jeu souverain.

Philippe Bianconi, la délicate musicalité du poète



Ensuite **les Etudes de Debussy** représentent à la fois un hommage à Chopin et une recherche d'expression puissante qui rappelle que ces pages ont été écrites durant la première guerre mondiale par un Debussy abattu par la tournure des événements. La clarté du toucher de Philippe Bianconi est bien connue. Son jeu permet de percevoir tous les plans, toutes les couleurs et toutes les nuances avec une précision de chaque instant. Les difficultés techniques parfois redoutables sont assumées avec une impression de

grande facilité. La modernité de la partition en est magnifiée. **Après l'entracte Philippe Bianconi va sur les terres où il excelle : celles de Schumann.** Les cinq variations posthumes sont des pages injustement retranchées par Schumann à ces variations symphoniques tant leur beauté est grande. Isolées ainsi, elles sont très démonstratives de la variété de styles de Robert Schumann. Philippe Bianconi en révèle toute la poésie et tout particulièrement lorsqu'il fait chanter son piano de la plus belle manière, dans des nuances d'une grande subtilité. C'est là que la dimension poétique rare de son jeu exulte. Les deux dernières variations sont à ce titre les plus extraordinaires en leur simplicité belcantiste pleine de poésie. Puis la Fantaisie en ces trois mouvements nous entraîne plus avant dans la beauté totale du jeu de Philippe Bianconi. Les respirations qu'il y met en jouant nous donnent l'impression d'une grande liberté et d'une belle facilité.
Le souffle romantique qui habite la partition trouve dans l'interprétation de ce soir toute la flamme que **Schumann** essayait de contraindre lorsque le père de Clara interdisait aux amoureux toute forme de contact. Cette fantaisie est l'exemple le plus réussi de la tentative d'union de tous les penchants opposés de l'âme de Schumann entre contemplation et action, révolte et abattement, amour fou et désespoir total, amour-fusion et sentiment d'abandon.
La grande beauté de ce monde si complexe trouve à s'épanouir dans une souplesse et une élégance de chaque instant. Philippe Bianconi livre la dimension poétique de cette partition à travers le filtre de son âme de poète. Le public enthousiasmé par ce jeu si évident fait une triomphe à Philippe Bianconi qui généreusement offre deux bis sublimes ; d'abord une **Ile joyeuse de Debussy** d'une totale liberté et dans une clarté radieuse ; et un peu de **Chopin** pour nous rappeler quel extraordinaire interprète il est également du compositeur polonais. Un concert marqué par une poésie particulière surtout celle de Schumann mais également la force et la révolte de Debussy en pleine guerre. Une autre forme d'excellence ce soir à Piano aux Jacobins avec Philippe

Bianconi en poète inspiré.

_____

Compte-rendu concert. Toulouse. 40 ème Festival Piano aux Jacobins. Cloître des Jacobins, le 24 septembre 2019. Johannes Brahms (1833-1897) : Fantaisies Op. 116 ; Claude Debussy (1862-1918) : Etudes-Livre II ; Robert Schumann (1810-1856) : Cinq variations posthumes Op.13 ; Fantaisie en ut majeur Op.17/ Philippe Bianconi, piano. Photo : Philippe-Bianconi © William-Beaucardet

---

COMPTE-RENDU, concert. TOULOUSE, le 10 Juin 2019. BORODINE, RACHMANINOV, MOUSSORGSKI. Chœurs du Capitole. Orch Nat du Capitole. G.Magee. T.SOKHIEV



COMPTE-RENDU, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 10 Juin 2019. A. BORODINE. S. RACHMANINOV. M. MOUSSORGSKI/M.RAVEL. Chœurs du Capitole. Orchestre National du Capitole. G.Magee. T.SOKHIEV, direction. Ce concert très attendu n'a pas permis à la vaste Halle-aux-Grains d'accueillir tout le public venu demander une place. C'est donc dans une salle bondée avec une ambiance électrique que le concert a débuté. La Cantate le Printemps de Rachmaninov pour baryton et chœur est un hymne à l'amour et au renouvellement perpétuel de la vie. Elle contient un très beau message de paix et de pardon. L'orchestration est subtile avec un éveil de la nature d'une sensualité envoutante. Tugan Sokhiev dirige à mains nues et semble obtenir de tous une musique aussi belle qu'émouvante. Le Chœur du Capitole est profond dans d'admirables nuances. Le baryton Garry Magee au chant subtile et à la voix naturellement belle fait un beau portait d'homme amoureux meurtri qui pardonne. Mais nous savons quel Eugène Onéguine il a su être au Capitole. Il offre des interventions parfaites qui nous ont semblé trop courtes. Illustration : Tugan Sokhiev © M Brenner.

Sommet de musicalité à

Puis les danses Polovtsiennes du Prince Igor avec chœur sont une merveille de beauté et de grâce trop rarement donnée. La danse des jeunes filles permet aux femmes du chœur d'offrir nostalgie et délicatesse, tandis que les hommes sont d'une vivacité et d'une énergie bien dosées. Pour la danse finale, le chœur mixte fait merveille. Tugan Sokhiev dirige avec gourmandise ces pages superbes et richement orchestrées.
La deuxième partie du concert offre une œuvre phare que l'orchestre et son chef jouent avec succès dans le monde entier. L'enregistrement par ces même interprètes en 2006 chez Naïve est une référence. Le concert de ce soir renouvelle cette magie et l'augmente car l'orchestre du Capitole a des couleurs plus profondes et plus lumineuses. L'équilibre entre le son français et russe est inégalable de charme et d'émotion. La trompette solo qui ouvre la promenade demande un culot incroyable au soliste, Hugo Blacher est tout simplement merveilleux dans une émotion palpable partagée. Tout ira ensuite comme par enchantement : les tableaux sont pleins de vies et défilent, la promenade est pleine d'esprit dans ses transformations.
Chaque instrumentiste soliste donne sa vie et les gestes de Tugan Sokhiev disent la musique et les mini drames contenus dans la partition avec une beauté de chaque instant. Ses mains semblent créer le son, agençant avec un air gourmand couleurs et nuances dans une narrativité sans cesse relancée. La délicate mélancolie du vieux châteaux, la puissance de la marche du bétail, l'humour du ballet des coquilles d'œuf et la noirceur des catacombes, tout est parfaitement suggéré. Ainsi ce voyage se poursuit dans une atmosphère de beauté et d'émotions délicates avant que d'arriver au final triomphant qui dans un crescendo irrésistible nous entraine dans la Russie éternelle de nos rêves. La Grande porte de Kiev est aussi grandiose et majestueuse que possible. Tugan Sokhiev dose à la perfection les nuances pour terminer dans un

fortissimo enthousiasmant. Quel admirable concert associant une œuvre très rare, des danses célèbres rarement donnée et un must absolu pour un orchestre virtuose. Tugan Sokhiev a une maturité artistique inouïe tout en gardant ce contact chaleureux et simple avec les musiciens de son orchestre comme avec son public. Public toulousain sous son charme tant cet homme semble incarner totalement la Musique.
Le triomphe fait par le public obtient un bis mystérieux tout en émotion : la délicate orchestration par Debussy de la première Gymnopédie de Satie !
C'était le dernier concert de la saison dirigé par Tugan Sokhiev qui atteint un nouveau sommet de musicalité avec ses musiciens toulousains. Les retrouver à la rentrée sera un grand moment.

Compte rendu concert. Toulouse. Halle-aux-Grains le 10 juin 2019. Alexandre Borodine (1833-1887) : Le Prince Igor : Danses Polovtsiennes ; Sergueï Rachmaninov (1873-1943) : Le printemps, Op.20 ; Modeste Moussorgski (1839-1881) Orchestration de Maurice Ravel : Tableaux d'une exposition ; Garry Magee, baryton ; Choeurs du Capitole, chef de chœur : Alfonso Caiani ; Orchestre National du Capitole de Toulouse ; Tugan Sokhiev, direction.